

# «Maintenant, je me sens chez moi à l'UQAM!»

Claude Gauvreau

«En 1974, j'avais 27 ans. J'étais à peine plus vieux que mes étudiants et aujourd'hui je suis plus âgé que leurs parents. Mais un vieux prof n'est pas nécessairement ringard. L'essentiel est d'aimer ce que l'on enseigne et d'y croire.» Charles Rajotte fait partie de la première génération des chargés de cours, celle qui s'est formée sur le tas dans les années 70.

De chargé de cours au Département de sociologie, il est passé au programme d'animation et recherche culturelles où l'on embauchait des chargés de cours qui, pour la plupart, étaient des praticiens. À l'instar de plusieurs de ses collègues, son rêve de devenir un jour professeur ne s'est jamais concrétisé. Mais comme ses conditions de travail se sont améliorées avec le temps, et parce que l'enseignement universitaire l'a toujours passionné, Charles Rajotte a persévéré dans la «carrière» de chargé de cours.

## Enseigner : dur pour l'ego

«J'ai eu la chance de travailler dans un environnement pluridisciplinaire où l'on pouvait aborder des thématiques variées reliées à la sociologie de la culture, à l'histoire de l'art, à la philosophie, et même à l'action puisque le programme vise à former des intervenants dans divers milieux», explique-t-il.

Compte tenu du manque de ressources professorales, les chargés de cours ont occupé une place prépondérante dans l'élaboration des contenus d'enseignement.

Charles Rajotte se souvient de ses tout premiers cours. «J'arrivais avec une masse de notes et je ne parvenais jamais à tout dire... je m'embrouillais et le cours était ennuyeux. Enseigner peut être très difficile pour l'ego. On est sous observation pendant trois heures, les étudiants étant attentifs à la façon dont on dit les choses, à notre façon de bouger. En revanche, quand ils sont satisfaits de ton travail, c'est une bouffée de bonheur. J'ai appris à épurer ma matière pour ne garder que l'essentiel. Aujourd'hui, je peux donner un cours de base sans



Photo : Nathalie St-Pierre

Charles Rajotte, chargé de cours au Département de sociologie.

me référer à mes notes, ce qui permet de meilleurs échanges avec les étudiants.»

L'encadrement des stages, sous la responsabilité des chargés de cours, représente une autre expérience enrichissante à ses yeux. «Pour plusieurs étudiants, c'est le moment de passage entre la vie universitaire et le monde compétitif du travail, aussi est-il important de les accompagner dans cette démarche.

Cela permet également de rencontrer une diversité d'intervenants dans les maisons de la culture, les organismes communautaires, les médias ou les boîtes de production culturelle. Ce contact privilégié, que beaucoup de professeurs n'ont pas, nourrit mon enseignement», affirme M. Rajotte.

## De militant syndical à psychothérapeute

Ses liens avec le syndicat des chargés de cours (SCCUQ) sont un autre facteur qui l'a incité à faire carrière à l'UQAM. «J'y ai milité activement jusqu'en 1989. Nous avons mené plusieurs grèves qui ont permis de faire des gains importants et d'imposer une forme de respect à notre égard, tant auprès de la direction de l'UQAM que chez les professeurs.»

Il y a une quinzaine d'années, on

a offert à Charles Rajotte un poste de psychothérapeute dans un organisme alternatif en santé mentale, *La Maison Saint-Jacques*. «On cherchait quelqu'un qui, sans être psychologue, avait de l'expérience dans l'animation de groupe. J'y ai travaillé deux années à temps plein, puis suis revenu à l'enseignement tout en continuant d'œuvrer à la Maison à temps partiel. Depuis ce temps, je suis à cheval entre deux emplois, même si l'enseignement occupe la première place.»

Selon lui, les étudiants souffrent davantage d'insécurité qu'il y a 15 ou 20 ans. Plusieurs d'entre eux vivent encore chez leurs parents. Et lorsqu'ils partent de l'université pour aller travailler, ils quittent également le milieu familial. Une double rupture vécue souvent brutalement. «Dans ce contexte, mon expérience de psychothérapeute me sert beaucoup. Les jeunes ont besoin d'être rassurés par rapport à leurs questionnements, et aussi de rencontrer des personnes qui, en dehors de leurs parents, soient significatives et leur ouvrent des horizons. Au fond, j'étais comme eux à leur âge. Mes meilleurs profs étaient ceux qui m'avaient ouvert à des champs d'intérêts nouveaux.»

## Avoir accès à la recherche

Charles Rajotte déplore la division ri-

gide des tâches entre des chargés de cours dispensateurs d'enseignement et professeurs qui s'occupent aussi de recherche. «Les chargés de cours reconnaissent que leur fonction principale est l'enseignement, mais ils aimeraient avoir davantage accès à la recherche et aux programmes de subventions. Je ne dis pas que les tâches d'enseignement et de recherche doivent être partagées également, mais pourquoi les chargés de cours ne pourraient-ils pas être associés, voire diriger des équipes de recherche?»

«L'an dernier, j'ai été invité à participer à un colloque à Bordeaux, rappelle-t-il. Contrairement à un professeur régulier qui peut compter sur un

soutien administratif, j'ai dû assumer moi-même toutes les démarches, depuis la recherche de financement jusqu'à la réservation d'hôtel.»

Les chargés de cours aspirent également à de meilleures conditions de ressourcement et de perfectionnement. «Si j'ai pu obtenir une maîtrise et faire ma scolarité de doctorat (en sociologie et psychanalyse), c'est grâce à un congé de perfectionnement», souligne-t-il. «Ça ne changera rien à mon avenir professionnel, mais ça contribue à me stimuler intellectuellement», précise-t-il, un sourire en coin. Il s'intéresse aux pathologies narcissiques liées au sentiment de vide, à l'incapacité à s'engager dans des projets ou à développer des relations durables.

«J'essaie de comprendre en quoi ces pathologies sont symptomatiques de l'éclatement, dans notre culture, de certains grands référents comme la religion ou les idéaux sociopolitiques. Nous vivons dans une société où les discours contradictoires prolifèrent à un point tel que l'on doit se construire de toutes pièces un cadre de valeurs qui donne sens à notre vie.»

Pour lui, le fait que les gens le saluent dans les corridors, ce qui n'était pas le cas les premières années, constitue un indice de changement depuis qu'il enseigne à l'UQAM. «Je me sens chez moi maintenant. Et le jour où je quitterai l'Université, ce sera avec le sentiment d'avoir contribué à son développement.» ●

## Erratum

Dans le premier volet du dossier consacré aux chargés de cours, publié le 20 septembre dernier, nous avons omis de mentionner que l'article intitulé *Une reconnaissance acquise de haute lutte* s'inspirait largement d'une édition spéciale du bulletin du SCCUQ (décembre 2003) portant sur le 25<sup>e</sup> anniversaire du syndicat des chargés de cours. Ce document paru sous le titre *25 ans d'histoire* relate les luttes menées par les chargés de cours pour l'amélioration de leurs conditions de travail et a été rédigé par M. Bernard Dansereau, chargé de cours au Département d'histoire et vice-président à l'information du syndicat.

Par ailleurs, notre article précisait qu'une entente était intervenue entre le SCCUQ et l'Université au début de 2001 «à la suite d'une grève en 2000». En réalité, il n'y a pas eu de grève à l'UQAM en 2000 et l'entente était le fruit de négociations. Toutes nos excuses.